

L'erreur, le concept, le vivant

Georges Canguilhem dans le moment philosophique français de la seconde moitié du vingtième siècle

Patrice Vermeren

Je partirai de deux citations de Georges Canguilhem, qu'il faut me semble-t-il rapprocher l'une de l'autre.

La première est celle qu'il fait de l'Aleph de Jorge Luis Borgès : « La mort (ou son allusion) rend les hommes précieux et pathétiques. Ils émeuvent par leur condition de fantômes ; chaque acte qu'ils accomplissent peut être le dernier ; aucun visage qui ne soit à l'instant de se dissiper comme un visage de songe. Tout chez les mortels a la valeur de l'irréparable et de l'aléatoire». ⁽¹⁾ Canguilhem évoque ce texte de Borges dans l'article « Vie » de *l'Encyclopédia Universalis* pour poser la question de la raison et du sens du désir réactionnel d'immortalité, du rêve de survie – « thème de fabulation utile », dit Bergson – propre à l'homme de certaines cultures. « Un arbre mort, un oiseau mort, une charogne : autant de vies individuelles abolies sans conscience de leur destin de mort. La valeur de la vie, la vie comme valeur ne s'enracinent-elles pas dans la connaissance de son essentielle précarité ? ». ⁽²⁾

La seconde serait cette réponse qu'il fait lui-même à Elisabeth Roudinesco, qui lui proposait de faire avec lui ce que lui-même avait fait avec Jean Cavaillès, épistémologue de sa génération, résistant et fusillés par les allemands, soit un livre sur son itinéraire : « Je continue à penser que ce n'est pas à moi de commenter ce que j'ai pu dire, écrire ou faire. Je continue à penser que certains de mes anciens camarades, à la mémoire desquels je reste attaché,

auraient parfois gagné à ne pas se présenter eux-mêmes et à laisser parler leurs oeuvres. Je n'aime pas les « colloques en votre honneur », les interviews à la télévision. Je n'aime pas que l'on fasse l'exposé de soi-même». ⁽³⁾ Et c'est dans cette entredoux de la célébration de la valeur de la vie – la vie comme valeur – dans son œuvre, et du refus de faire l'exposé de soi-même, de sa propre vie, du côté de l'homme, que je voudrais interroger la figure philosophique de Georges Canguilhem.

Canguilhem est d'abord le fils d'un tailleur de village, issu d'une famille paysanne, que la République fait monter de son lycée de Castelnaudary à la plus prestigieuse classe préparatoire de France, antichambre de l'Ecole Normale Supérieure, la khâgne du lycée Henri IV à Paris, où officie le prestigieux Emile Chartier, mieux connu sous son nom de plume : Alain, successeur à ce poste de Henri Bergson, Victor Delbos et Léon Brunschvicg. Le philosophe Alain, disciple de Jules Lagneau, incarne la figure emblématique du professeur de philosophie en France. Pacifiste (il faut se souvenir de la boucherie que fut la première guerre mondiale), auteur en 1926 d'un texte demeuré célèbre : *Le citoyen contre les pouvoirs*, Alain est contre le culte du fait établi, celui des riches et des puissants, des « arrivés » fermés à toute pensée et à toute générosité vraie. ⁽⁴⁾ Chez son disciple cet esprit d'insoumission et de révolte substitue à l'adoration du fait les exigences de la valeur, et le réel peut lui-même être une valeur, puisqu'il

comprend également les possibles, contre sa réduction à n'être qu'un donné. Cette position de ne jamais se résigner à l'ordre du monde sera élevée par Canguilhem à la dignité de principe éthique dans son *Traité de logique et de morale*, écrit avec C. Planet, et publié en 1939 : « Une action purement conservatrice d'un état de choses donné est moralement nulle ». Elle se retrouvera transcrite dans son œuvre comme philosophème lorsqu'il écrit, dans *l'Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique* (1943), que la vie est instauration de normes, et que la santé et la maladie ne sont pas des faits, mais des normes. Et d'une certaine manière, elle engage Canguilhem à quitter la position pacifiste intégrale et obstinée d'Alain - qu'il impute comme Raymond Aron⁽⁵⁾ à son manque de sens historique -, à signer l'*Appel du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes*, à refuser de prêter serment au régime de Vichy (« Je n'ai pas passé l'agrégation de philosophie pour enseigner Travail, Famille, Patrie », dit-il au Recteur de l'Académie de Toulouse en se mettant en congé de l'Université), et à s'engager très activement dans la résistance sous l'occupation allemande, comme médecin dans les maquis d'Auvergne. Je ne sais si l'on peut pousser jusqu'à l'interprétation de la psychanalyste Elisabeth Roudinesco le parallèle entre le double engagement de Georges Canguilhem, dans des études de médecine en complément de ses études de philosophie, et dans le combat de la résistance qui pouvait le conduire à la mort comme l'historien Marc Bloch, les mathématiciens Albert Lautman et Georges Cavaillès, le linguiste et ethnologue du Musée de l'homme Boris Vildé, le philosophe communiste Georges Politzer : « Si l'entrée dans la médecine permit au philosophe de devenir le résistant Lafont, c'est que la Résistance, en tant que rébellion

singulière, fonctionna pour lui comme le paradigme d'une discontinuité dans l'ordre de la normativité, c'est-à-dire comme le moment d'une adoption d'une nouvelle norme issue de la vie. Comment ne pas songer ici à l'injonction d'un Nietzsche affirmant que seule l'adhésion à la force du présent donne le droit d'interroger le passé fin de mieux comprendre l'avenir ? »⁽⁶⁾ écrit Elisabeth Roudinesco. Je suivrai plutôt Alain Badiou, faisant l'éloge de philosophes parmi les résistants dont le silence politique et personnel sur leur action fut à la mesure de ce que cette action avait de simultanément radical et intime, violent et réservé, nécessaire et exceptionnel. Et se posant la question de Canguilhem cherchant à déchiffrer chez Cavaillès, philosophe du concept rédigeant en prison *Sur la logique et la théorie de la science*, l'énigme de son engagement au nom de la logique et de la mathématique pure bien plus radical que celui des philosophes du sujet - de la personne, de la morale, de la conscience, ou même de l'engagement-, une résistance qui procède plus de Spinoza que de Kant. Un Spinoza dont on sait - anecdote souvent commentée par Canguilhem - qu'il voulut, après l'assassinat des frères de Witt, placarder une affiche qui stigmatisait les ultimi barbarorum, les derniers des barbares. Comme quoi, selon Badiou,⁽⁷⁾ la Résistance n'est ni un phénomène de classe sociale, ni un phénomène éthique, qui requiert d'en passer par la conscience morale et l'impératif catégorique kantien, mais comme toute résistance une rupture dans la pensée, par l'énoncé de ce qu'est la situation, et fondation d'une possibilité ouverte par cet énoncé.

Les deux traditions de la philosophie contemporaine en France

Canguilhem rentre à l'école normale supérieure en 1924 - l'année où se publie le recueil de Paul Valéry : *Variété*, qui s'ouvre sur cette phrase célèbre écrite en 1919 : « Nous autres

civilisations, nous savons, maintenant, que nous sommes mortelles ». Quels étaient ces camarades qu'il évoque dans la lettre citée adressée à Elisabeth Roudinesco? Sans doute quelques-uns de ceux de sa promotion à l'école normale supérieure, celle de 1924 : Raymond Aron, Daniel Lagache, Paul Nizan, Jean-Paul Sartre. Raymond Aron, lui-même revenu du pacifisme de Alain, partira en Allemagne où il trouvera à la fois des concepts déjà proposés et utilisés par Dilthey, Rickert, Simmel, Max Weber, et le terrain de vérification de ces concepts, selon Canguilhem, et qui fera commencer sa thèse complémentaire sur *La philosophie critique de l'histoire* (1938) par ces mots : « La philosophie traditionnelle de l'histoire trouve son achèvement dans le système de Hegel. La philosophie moderne de l'histoire commence par le refus de l'hégélianisme ». Daniel Lagache a on le sait été rendu célèbre par sa leçon inaugurale sur *L'Unité de la psychologie : psychologie expérimentale et psychologie clinique* (1949). Mais son œuvre est essentiellement psychopathologique. D'abord d'inspiration phénoménologique, elle utilise largement les conceptions de Karl Jaspers, en particulier dans *Les Hallucinations verbales et la parole* (thèse de médecine, 1934) et dans *La Jalousie amoureuse* (thèse de lettres, 2 vol., 1947). Il sera l'un des fondateurs de la Société psychanalytique de Paris avec Lacan, puis de l'Association psychanalytique de France. Paul Nizan, que Canguilhem a vu corriger avec Sartre un ouvrage de Karl Jaspers, après un séjour à Aden en Arabie entre au PCF et publie un pamphlet contre la philosophie universitaire dans lequel il fustige les chiens de garde de la bourgeoisie. Jean-Paul Sartre, on le sait, a succédé à Aron à Berlin et s'est intéressé à Husserl et à la philosophie allemande.

Quelle a été leur formation commune ? Un double héritage, d'abord explicitement refusé, celui de Léon Brunschvicg et de Henri Bergson, les deux noms propres qui commandent l'histoire de cette période.⁽⁸⁾ Chacun à sa manière a voulu les quitter, parce qu'ils trouvaient incompatible l'inquiétude philosophique et la discipline universitaire : Aron dit qu'il a fui ses maîtres Alain et Brunschvicg en partant en Allemagne. Canguilhem lit avec enthousiasme le pamphlet de Politzer : *La fin d'une parade philosophique : le bergsonisme*, qui montre que Bergson n'est pas un penseur inviolable et sacré, critique son abstraction en psychologie et rappelle ses positions chauvines sur la première guerre mondiale.

Qui est Léon Brunschvicg ? un professeur de la Sorbonne, co-fondateur de la *Revue de métaphysique et de morale*, préparateur à l'agrégation à l'école normale, néo-kantien célèbre par son grand livre *Les étapes de la philosophie mathématiques* (1912) dont Bachelard a célébré ainsi les vertus « Il a donné une mesure de la pensée repensée, bref un code des valeurs rationnelles. Sa philosophie scientifique allie la sérénité de la méditation métaphysique et la décision de la pensée rationnelle ». Brunschvicg sépare en deux lignées l'histoire de la philosophie : Platon, Pascal, Spinoza et Kant d'un côté, de l'autre Aristote, Plotin et les mystiques. Marié à une sous-secrétaire d'état du Front populaire, il reçoit le dimanche matin chez lui pour montrer qu'il ne va pas à la messe. Sartre évoque cette philosophie alimentaire fondée sur l'intériorité moite de l'esprit dont il voulait s'émanciper dans « Une idée fondamentale de la phénoménologie de Husserl, l'intentionnalité » écrit 1934, et publié en 1939, et Paul Nizan en trace à la même époque un portrait parricide.

Mais on peut aussi y voir, comme Badiou, le père d'une des deux traditions françaises, partant de son idéalisme

mathématisant et inspirant une lignée allant de Cavailles, Lautman Desanti, Althusser, Lacan et Badiou lui-même, qu'il faudrait opposer à une autre tradition, celle qui s'originerait au mysticisme vitaliste de Bergson, et entrerait au premier titre dans une lignée qui passerait par Canguilhem, Foucault, Simondon, Deleuze⁽⁹⁾.

Et de fait Canguilhem qui dans sa jeunesse applaudissait au pamphlet de Politzer se met à lire toujours plus attentivement Bergson (qu'il avait rejeté aussi à cause de sa proximité avec Alain), lorsqu'il commence ses études de médecine. Il faut prendre aussi la mesure de ce qu'avait été l'engouement du bergsonisme avant la première guerre mondiale, dénoncé par Julien Benda comme un boulangisme intellectuel, célébré par Gabriel Hanotaux dans *Le Figaro* en 1914 comme un hymne à la vie, et conjoignant les déçus du positivisme et du déterminisme, le retour à la foi de certains et les aspirations à un nationalisme qui ne soit pas un maurassisme de l'autre.⁽¹⁰⁾ Canguilhem va finalement trouver dans la philosophie de l'élan vital de Bergson une critique de la connaissance mécaniste du vivant qui a aussi une portée éthique, et dénonce l'assimilation mysticisme, romantisme, fascisme : Hegel, Nietzsche, Bergson, Hitler, chez les marxistes à l'issue de la seconde guerre mondiale. Il rendra hommage à Bergson dans l'introduction à *La connaissance de la vie* (1952) : « la pensée du vivant doit tenir du vivant l'idée du vivant »⁽¹¹⁾, et fera du bergsonisme un bilan dans « Le concept et la vie »⁽¹²⁾ en 1966, mais si les thèses de *l'Evolution créatrice* peuvent être critiqués au nom de la biologie, il reste pour Canguilhem que l'apport de Bergson a été décisif dans l'étude du rapport des machines et de la vie : « Ce qui fait, selon nous, la valeur de la philosophie bergsonienne, pourvu toutefois qu'on la lise sans préjugé – ce qui, nous pouvons l'avouer, n'a pas

toujours été notre cas – c'est d'avoir compris le rapport exact de l'organisme et du mécanisme, d'avoir été une philosophie biologique du machinisme, traitant les machines comme des organes de la vie et jetant les bases d'une organologie générale (...). La philosophie de *l'Evolution créatrice* nous semble l'essai le plus clairvoyant, sinon totalement réussi, pour compléter l'explication des mécanismes (y compris les mécanismes de la vie), ce qui relève de la science, par une compréhension de la construction des machines prises comme faits culturels et non plus physiques, ce qui suppose la réinscription des mécanismes dans l'organisation vivante comme condition nécessaire d'antériorité. L'histoire du mécanisme doit être réinscrite dans l'histoire de la vie »⁽¹³⁾. Ce qu'a montré Bergson, c'est que la fabrication d'outils était un prolongement de l'élan vital, et que la technique est une fonction du vivant. La vie exige l'exploitation de la matière, et les outils sont des organes artificiels qui prolongent les organes du vivant.

Donc il y aurait deux traditions philosophiques françaises selon Badiou. L'une qui serait une philosophie de la vie et du devenir, qui postulerait une identité de l'être et du changement, à l'origine une philosophie de l'intériorité vitale. Une philosophie de la vie qui irait de Bergson à Deleuze, de l'autre une philosophie du concept appuyée sur les mathématiques, une philosophie de la pensée et du symbolique dont l'origine serait Brunschvicg et les figures contemporaines Lévi-Strauss, Althusser et Lacan. Cette dualité va se cristalliser dans la seconde moitié du XX^e siècle sur la question du sujet.. On peut voir symboliquement cet enjeu se dessiner avec le colloque Descartes en 1937 (où d'ailleurs Canguilhem se distingue par sa communication sur *Descartes et la technique*, soutenant que la science et la

technique sont deux activités qui se déroulent sur deux plans différents, que la technique n'est pas une application de la science, contre ce que disent les positivistes, mais qu'elle introduit de la nouveauté et de l'inattendu, hors de toute résignation à l'ordre établi. Ce qu'aurait bien vu Descartes dans l'« admirable » *Dioptrique* : « La science procède de la technique non pas en ceci que le vrai serait une codification de l'utile, un enregistrement du succès, mais au contraire en ceci que l'embarras technique, l'insuccès et l'échec invitent l'esprit à s'interroger sur la nature des résistances rencontrées par l'art humain, à concevoir l'obstacle comme objet indépendant des désirs humains, et à rechercher une connaissance vraie ». ⁽¹⁴⁾

Ce qui introduira aussi au concept de création, contre la dictature du milieu – autre manière de valoriser pour Canguilhem la lutte contre la soumission –, à la critique du déterminisme du milieu, de l'usage déterministe du réflexe dans son histoire ou de l'idée d'adaptation dans la psychologie du comportement. Donc à l'orée de la seconde moitié du XX^e siècle on aurait une vaste bataille sur la question du sujet, qui serait un peu à répétition de la division de l'héritage cartésien : Descartes est d'un côté un théoricien du corps, et produit le concept d'homme machine, et de l'autre celui qui tente de penser ce qu'est la réflexion pure du sujet.

Michel Foucault, dans l'introduction qu'il a écrite en 1978 à l'édition américaine de *Le Normal et le pathologique* de Canguilhem, ⁽¹⁵⁾ redistribue ainsi les partages qui transcendent les oppositions entre marxistes et non marxistes, freudiens et non-freudiens, spécialistes d'une discipline et philosophes, universitaires et non universitaires, théoriciens et politiques : il y aurait d'une part une philosophie de l'expérience, du sens, du sujet, avec Sartre et Merleau-Ponty, et d'autre part

une philosophie du savoir, de la rationalité et du concept, avec Cavailles, Bachelard et Canguilhem.

Pour lui, il s'agit à l'origine de deux lectures différentes des *Méditations cartésiennes* de Husserl (1929/31) : celle de Sartre dans *La Transcendance de l'ego* (1935), et celle de Cavailles, avec *La Méthode axiomatique et la formation de la théorie des ensembles* (1937) : « en apparence, écrit Foucault, la seconde est restée plus théoricienne, la plus repliée sur des tâches spéculatives aussi. Mais pourtant c'est celle qui a joué le rôle le plus important au cours des années soixante, au moment où s'amorçait une crise qui n'était pas seulement celle de l'Université, mais celle du statut et celle du savoir. Il faut se demander pourquoi un tel type de réflexion a pu, en suivant sa logique propre, se trouver ainsi profondément lié au présent ». Et l'un des éléments de sa réponse serait dans l'idée que l'histoire des sciences met en œuvre l'un des thèmes qui s'est introduit de façon presque subreptice dans la philosophie du XVIII^e siècle : celui de l'*Aufklärung*.

Mais avant d'aborder cette lecture, je voudrais marquer deux moments particuliers ; D'abord celui de l'année 1949, si l'on veut celui du triomphe de l'existentialisme. Ensuite celui des années 1964-66 et de l'hégémonie de l'althussérisme et du lacanisme.

1949 : Le sens de l'histoire

Les enjeux majeurs de la philosophie en 1949 sont centralement le retour à Hegel et l'existentialisme : « La philosophie hégélienne a connu une véritable renaissance, ou mieux, résurrection, et ne le cède qu'à l'existentialisme, avec lequel, d'ailleurs, elle cherche à s'unir », ⁽¹⁶⁾ écrit Alexandre Koyré, qui y voit trois causes : l'évolution normale, cyclique ou spiraliforme de la pensée scientifique, qui fait réapparaître Hegel après un retour à Kant, à Schelling et à Fichte ; l'accélération de l'histoire promue – avec Hegel – comme juge

suprême de son action ; enfin, -last not least – l'émergence de la Russie soviétique comme puissance mondiale et les victoires des armées et de l'idéologie communiste... Hegel *genuit* Marx, Marx *genuit* Lénine, Lénine *genuit* Staline. Mais le néo-hégélianisme de l'après-guerre est différent de ceux qui l'ont précédé, et vigoureusement centré sur la *Phénoménologie de l'esprit*, que Jean Hyppolite a traduite en français en 1939-1941, et commenté dans sa thèse de doctorat en 1946 (*Genèse et structure de la phénoménologie de l'esprit de Hegel*), tandis que Alexandre Kojève publie ses Leçons sur la Phénoménologie de l'esprit professées de 1933 à 1939 (*Introduction à la lecture de Hegel*, Paris, Gallimard 1947). Canguilhem, condisciple de Jean Hyppolite à l'École Normale Supérieure, le décrit ainsi : « Un de ceux qui ont le plus fait pour introduire Hegel, en France, à l'Université, et d'abord en entreprenant de le traduire, c'est Jean Hyppolite, entré à l'École un an après Aron et moi. Il a écrit en 1948, dans son *Introduction à la philosophie de l'histoire de Hegel* : « Pour nous, Français, la vision du monde de Hegel, quel que soit le jugement que nous devions porter sur elle, est indispensable à connaître. Selon Hegel, raison et histoire s'interprètent l'une par l'autre... De Descartes à Bergson notre philosophie semble se refuser à l'histoire, elle est plutôt dualiste et cherche la liberté dans la réflexion du sujet sur lui-même. » (p. 94). À quoi fait écho Aron, dans ses *Mémoires* (p. 68), à propos du néo-kantisme qu'il empruntait alors à Léon Brunschvicg et dont il dit qu'il « s'intégrait aisément dans l'universalisme (a)historique de la pensée française, telle du moins qu'elle s'exprimait à la Sorbonne ». ⁽¹⁷⁾

On comprendra dès lors l'importance de la conférence de Jean Hyppolite au Congrès National de Philosophie de

Mendoza, qui a pris pour titre : *Du bergsonisme à l'existentialisme*. ⁽¹⁸⁾

Il ne s'agit rien moins que d'évaluer un itinéraire de la pensée française qui la conduit de l'évènement du renouvellement de tous les problèmes par le bergsonisme avant la guerre de 14, à ce nouvel évènement de l'existentialisme (qui est plus une atmosphère commune à des penseurs très différents, qu'une certaine philosophie particulière, remarque Hyppolite), et qui signe aussi les influences de la philosophie allemande (Husserl, Heidegger, Jaspers et aussi la *Phénoménologie de Hegel*) sur les existentialistes français. Mais toute la subtilité de l'analyse d'Hyppolite est de cerner le succès de l'existentialisme en le rapportant aux insuffisances de la pensée bergsonienne qui ont généré les critiques portées à son encontre, pour mieux éclairer par le repérage de ses insuffisances les exigences qui sollicitent la pensée existentielle actuelle et la crise de la philosophie actuelle que ces exigences représentent.

Tandis que le bergsonisme méconnaissait l'angoisse et dépassait l'existence humaine, les existentialismes en font leur point de départ : Sartre pour montrer que le projet de l'homme d'être Dieu a la structure d'une impossibilité, et que la réalité humaine ne peut parvenir à cette transcendance (et en ceci il est bien inspiré par la *Phénoménologie de l'esprit* et la conscience malheureuse hégélienne) ; Jaspers découvre derrière l'échec de l'homme une espérance transcendante révélable par un chiffre, Gabriel Marcel un mystère au seuil duquel nous conduit une réflexion sur la réflexion : « dans les deux cas, la philosophie ne peut aller au-delà de l'existence humaine, elle disparaît dans une action, ou s'achève dans un foi, conséquences qui rendent manifeste une crise de la spéculation philosophique déjà aperçue par Kirkegaard, Marx et Nietzsche. Bergson ne connaît ni

l'angoisse de l'existentialiste athée, ni le pêché de l'existentialiste chrétien. L'idée séminale de Bergson était que « la philosophie devrait être un effort pour dépasser la condition humaine ». Au contraire l'existentialisme ne connaît rien qui puisse la dépasser, sinon pour certains une foi injustifiable par la seule philosophie. Comment dès lors surmonter cette crise de la philosophie même ? Tel est sans doute l'enjeu de la question du sens de l'histoire, le problème qui divise existentialistes, marxistes et chrétiens dans le champ agonistique de la philosophie contemporaine.

On a peut-être une vision rétrospective de Jean Hyppolite, celle qui est portée par ses textes postérieurs, et singulièrement par *Logique et existence* paru en 1954, qui invalide toute lecture anthropologique ou humaniste de Hegel, et que Gilles Deleuze, qui fut son élève, a résumé ainsi : *La philosophie doit être ontologie, elle ne peut pas être autre chose ; mais il n'y a pas d'ontologie de l'essence, il n'y a d'ontologie que du sens* ». ⁽¹⁹⁾

Celle aussi de Michel Foucault, autre élève, qui dit que l'horizon de sa formation universitaire au début des années 50, c'était Hegel et la phénoménologie, et comment après la tragédie de la Seconde guerre mondiale et les grands bouleversements qui l'avaient précédés, la révolution russe, le nazisme, etc...le hégélianisme - découverte récente pour la France après les travaux de Jean Wahl et d'Hyppolite, et fortement pénétrée de phénoménologie et d'existentialisme, centré sur le thème de la conscience malheureuse - était ce que l'Université française pouvait offrir de mieux comme forme de compréhension, la plus vaste possible, du monde contemporain : « Si l'hégélianisme se présente comme la façon de penser rationnellement le tragique, vécu par la génération qui nous avait immédiatement précédés, et

toujours menaçant, hors de l'Université, c'était Sartre qui était en vogue avec sa philosophie du sujet. Point de rencontre entre la tradition universitaire et la phénoménologie, Merleau-Ponty développait le discours existentiel dans un domaine particulier comme celui de l'intelligibilité du monde, du réel ». ⁽²⁰⁾ Un panorama intellectuel qui commandera les propres choix de rupture de Foucault : avec l'histoire de la philosophie de ses professeurs, avec l'existentialisme, par la lecture de Bataille, de Blanchot et à travers eux de Nietzsche.

Une autre parmi les lectures au présent de Hegel par Jean Hyppolite, qui vient de présenter à la Société française de philosophie une vision de la synthèse marxiste où il prétend découvrir un certain idéalisme dans la pensée marxiste, serait celle de Louis Althusser fustigeant sous la signature de *La commission critique du cercle des philosophes communiste* dans la revue *La Nouvelle Critique* « un retour à Hegel qui n'est qu'un avatar de la philosophie bourgeoise en France et un recours désespéré contre Marx dans la forme spécifique que prend le révisionnisme dans la crise finale de l'impérialisme : un révisionnisme de caractère fasciste » ⁽²¹⁾ - et on sait que le manuscrit portait comme titre : « Hegel, Marx et Hyppolite ou le dernier mot du révisionnisme universitaire ». Ce jugement radical est porté par un philosophe qui a soutenu son diplôme d'études supérieures devant Bachelard avec un mémoire intitulé *Du contenu dans la pensée de G.W.F. Hegel* en 1947 et qui nommé et décrit comme la *bévue* de Jean Hyppolite - dans une lettre à Jean Lacroix le 25 décembre 1949 (son biographe François Matheron dit qu'elle fut plutôt écrite entre le 25 décembre 1950 et le 21 janvier 1951) , soit l'idée d'attribuer à Marx l'idée d'une fin de l'histoire alors qu'on ne peut trouver dans ses écrits ni le mot, ni le concept, tandis qu'il est bien présent

dans les écrits de 1807 chez Hegel, à cause de sa conception de l'histoire comme Aliénation de la conscience de soi. Marx n'a donc pas comme le soutient Hyppolite pensé comme Hegel, c'est Hyppolite qui pense que Marx a pensé comme Hegel, et pour Marx l'histoire n'est ni aliénation de Dieu (ou de quelque Conscience de soi absolue), ni aliénation de l'homme, mais la production par l'homme de sa propre vie.⁽²²⁾

1964-66 : Canguilhem, Althusser et Lacan

Se déprendre de Hegel, mais sous une autre condition qu'une philosophie de l'existence et du sujet, tel apparaît être le mot d'ordre. C'est dans ces circonstances qu'Althusser fait un sort, en préfaçant le travail de l'un de ses élèves, à l'œuvre de Canguilhem. Le travail est celui de Pierre Macherey, présenté dans *La Pensée* en 1964. Macherey cherche l'unité de la philosophie de la science de Georges Canguilhem au-delà de la diversité de ses objets : la maladie, le milieu, le réflexe, les monstres, les fonctions de la glande thyroïde et de ses thèmes intriqués : niveau de la théorie de la science, de la théorie de l'histoire des sciences et histoire des sciences elle-même. Il cherche à identifier une œuvre polémique centrée sur la formulation de la question : que veut la science ? Et pour ce faire il substitue à l'enchaînement des théories la filiation des concepts. Un concept a une naissance et un moment où il reçoit sa consistance propre, où il est formé. Dire qu'il y a une naissance signifie qu'il n'est pas donné de toute éternité, et qu'on ne saurait en trouver auparavant la préfiguration : Canguilhem s'élève contre le virus des précurseurs.⁽²³⁾

Pour Canguilhem, définir le concept, c'est formuler un problème et donc se situer du côté des questions plutôt que

des réponses (encore que sa thèse de 1943 propose souvent une solution : la vie). Retourner au concept, c'est exhiber la question originelle. Mais aussi faire l'histoire du concept après sa naissance, qui ne procède pas par développement d'une logique donnée au départ, mais par rectification de l'erreur. Le concept de norme contient la question : comment décrire un mouvement, au sens de l'adaptation à des conditions nouvelles, de réponse organisée à des représentations nues. Le mouvement ne peut plus être fondé sur l'idée métaphysique de puissance, ni sur celle de la vie comme invention pure. Le concept aide à replacer la question dans son contexte réel et à l'inclure dans une autre question : celle des rapports du vivant et du milieu. On retrouve, dit Macherey comme condition d'une rationalité, la question de l'imprévisible. La biologie et son histoire se rejoignent sur deux concepts : la question et l'évènement.

Althusser préfaçant cette étude⁽²⁴⁾ s'interroge sur la nouveauté radicale de Canguilhem pour la repérer dans l'unité qui renvoie l'une à l'autre la théorie de l'histoire des sciences et l'épistémologie chez Canguilhem.

L'histoire des sciences n'est ni une histoire contingente des découvertes, ni une histoire logique qui procède d'un progrès dans les réponses apportées à des questions demeurées sans réponses, et qui viennent justifier les valeurs idéologiques portées par les philosophies qui leur sont sous-jacentes ; de même, la critique adressée aux sciences dans les philosophies rationalistes depuis Descartes n'est que la justification dans l'exemple de la structure et des problèmes d'une science des thèses logiques de toute philosophie idéaliste. C'est sous l'effet de questions scientifiques et de problématiques comme celles de Marx, Lénine, Husserl, Hegel, voir – ruse de

l'histoire – de Nietzsche –, que des voies nouvelles ont été ouvertes par Cavaillès, G. Bachelard et Jules Vuillemin en épistémologie, et en histoire des sciences par Canguilhem et Michel Foucault. Deux originalités : le respect rigoureux des sciences réelles, ils vont sur le terrain ; une simple chronique ou une philosophie de l'histoire (idéologique, du progrès de l'histoire ou de la raison) n'est pas une histoire : ici encore, *le terrain indique que les choses ne se passent pas comme on le croyait*. Deux résultats : la séparation de la réalité du travail scientifique avec son interprétation positiviste il n'a plus de constat de vérité qui serait à révéler, mais comme production de connaissances ; cette connaissance suppose la connaissance du devenir réel, de l'histoire.

Voilà donc Canguilhem inséré dans le projet althusserien, et ce sera une opération similaire – à beaucoup de distinctions près – que se livrera Lacan avec le fameux texte « Qu'est-ce que la psychologie ? » rédigé en 1956, et réédité dix ans plus tard par les *Cahiers pour l'analyse* dirigés par Jacques-Alain Miller⁽²⁵⁾. La charge contre la psychologie, donnée comme sans identité : philosophie sans rigueur parce qu'éclectique au nom d'une prétendue objectivité, éthique sans exigence parce que ses expériences sont menées sans jugement critique, médecine sans contrôle parce que elle fonde ses hypothèses sur l'observation de maladies quelle ne parvenait pas à rendre intelligibles : les maladies des nerfs ; et aussi comme sans objet, preuve en étant qu'elle aurait été sans cesse à la recherche de son unité ; et enfin comme technique légitimant une corporation professionnelle soumise au pouvoir de juges, censeurs ou éducateurs pour mieux instrumentaliser l'homme par l'homme. Et l'histoire de la discipline ne vient pas sauver la psychologie puisqu'elle est toujours

dépendante d'une autre, la physiologie chez Aristote, le médecine chez Galien, dans l'Antiquité ; ou bien dans sa prétention à devenir science de la subjectivité soit en tant que physique du sens externe elle ne fait qu'imiter la physique mécaniste, soit en tant que science du sens interne elle se réduit à la pédagogie de l'apprentissage, soit comme science de l'intime elle est surpassé par la psychiatrie et la psychanalyse. Il ne lui restait plus qu'à devenir science du comportement et des réactions, mais au risque certain de tomber dans l'instrumentalisation : de « se faire l'instrument d'une ambition de traiter l'homme comme instrument ». « C'est donc très vulgairement que la philosophie pose à la psychologie la question : dites moi à quoi vous tendez, pour que je sache ce que vous êtes ? Mais aussi le philosophe peut aussi s'adresser au psychologue sous la forme – une fois n'est pas coutume – d'un conseil d'orientation, et dire : quand on sort de la Sorbonne par la rue Saint-Jacques, on peut monter ou descendre ; si l'on va en montant, on se rapproche du Panthéon qui est le conservatoire de quelques grands hommes, mais si on va en descendant on se dirige sûrement vers la Préfecture de Police ».

Canguilhem lutte ici seulement contre la tentative menée par Lagache de généraliser des enseignements psychologiques – soit pour lui un danger de transformer les professeurs – formateurs de élites au service de la liberté dans la République –, en des psychopédagogues gestionnaires des conflits relationnels.

Il est clair que Althusser s'inspire de ce texte de Canguilhem lorsqu'il veut marquer en 1963 la distinction entre psychanalyse et psychologie, créditant Lacan d'avoir montré qu'on ne peut pas accommoder la psychanalyse au béhaviorisme, au pavlovisme, à l'anthropologisme ou même tout

simplement à la « psychologie ».⁽²⁶⁾ En 1966, cet article est réédité par des althusséro-lacaniens soucieux dénoncer une fausse science, à l'image de la psychiatrie, que venait d'attaquer Foucault ; et Lacan en rajoute sur les moyens qu'elle a trouvés pour se survivre dans les offices qu'elle offre à la technocratie.⁽²⁷⁾

Pour autant Canguilhem n'est pas entré dans l'idée de construire une science de l'histoire ou de la subjectivité, à l'image du matérialisme dialectique ou d'une logique du signifiant, mais il n'a pas désavoué ses élèves qui, du côté du marxisme et de la psychanalyse, se référaient à lui .

Un hommage de Michel Foucault

Revenons à l'hommage de Foucault en 1978, qui joue sur un paradoxe – au sens propre du terme : qui va contre la doxa - . Canguilhem, écrit-il est un philosophe à l'œuvre austère, circonscrite à un domaine particulier d'une histoire des sciences dont la réputation n'est pas d'être une discipline à grand spectacle, mais qui s'est trouvé pris dans des débats où lui-même a pris garde de ne pas figurer. Et c'est pour mieux souligner qu'on ne saurait comprendre ni Althusser et l'althussérisme, ni Lacan et les lacaniens, ni Bourdieu, Castel ou Passeron sans Canguilhem, de même que le débat d'idées qui a précédé et suivi le mouvement de mai 1968.⁽²⁸⁾

Pourquoi l'histoire des sciences (Cavaillès, Bachelard, Koyré, Canguilhem) s'est-elle trouvée centralement convoquée dans le moment philosophique français de la seconde moitié du XX^e siècle ? Foucault y voit l'équivalent en France de l'école de Frankfort en Allemagne. La question était de rendre compte du lien indissociable de l'autonomie des structures avec l'histoire du

dogmatisme et des despotismes : comment la raison ne peut-elle avoir des effets d'affranchissement que sous condition de se libérer d'elle-même ? - ce que Foucault nomme l'idée de la raison comme *lumière despotique* -. Trois facteurs auraient concouru à cette actualité de l'histoire des sciences : l'importance prise par la rationalité scientifique et technique dans l'économie et la politique, l'histoire de la révolution faite au nom de la raison, mais se retournant en despotisme, le mouvement qui au terme de l'ère coloniale permet de poser la question à l'Occident des titres auquel il avait droit à réclamer une validité universelle.

De là que Foucault peut penser le déplacement qu'opère Canguilhem sous quatre aspects : 1) la discontinuité : l'histoire des sciences n'étant pas celle du vrai et de sa découverte, mais des manières de « dire vrai », des révolutions scientifiques ; 2) la mise en œuvre d'une méthode récurrente qui lie indissociablement histoire des sciences et épistémologique ; 3) l'élection de la science de la vie par Georges Canguilhem, parce que elle-ci ne saurait se constituer comme science sans prendre en compte la possibilité de maladie, de mort, de monstruosité, d'anomalie, d'erreur ; 4) l'histoire conçue comme celle de la formation des concepts. Une position philosophique qui le conduit à poser la question de ce qu'il en est du concept dans la vie : former des concepts est une façon de vivre et non de tuer ou d'immobiliser la vie. Et Foucault montre bien que c'est à partir de là que Canguilhem s'intéresse à la norme et à l'erreur, car la vie est ce qui est capable d'erreur, une erreur qui n'est pas le retard d'une vérité, mais constitutive de la vie des hommes et du temps de l'espèce. Aux philosophies du sens, du sujet et du vécu, Canguilhem oppose une philosophie de l'erreur, du concept et du vivant.

Cet hommage de Canguilhem par Foucault est sous-tendu par la proximité de Foucault lui-même avec la philosophie de Georges Canguilhem. Pierre Macherey, revenant vingt-cinq ans après son premier article sur la philosophie de Georges Canguilhem, en donne pour raison de fond que ce sont deux pensées dont le point nodal est une réflexion sur le problèmes des normes : ils partagent tous deux la même question : Pourquoi l'existence humaine est-elle confrontée à des normes ? D'où les normes tiennent-elles leur pouvoir ? Et dans quelles directions les normes orientent-elles ce pouvoir?⁽²⁹⁾ Macherey montre à partir d'une lecture de *l'Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique* comment Canguilhem pose la question autour du concept de valeur négative. Si Canguilhem passe une thèse de médecine, plutôt que de suivre un cours de biologie ou se borner à la fraction du PCB (Physique, Chimie, biologie) exigée pour s'inscrire aux concours de l'enseignement de la philosophie, et tandis qu'il n'exercera jamais l'art, sinon fortuitement comme médecin du maquis⁽³⁰⁾, c'est parce qu'il veut étudier la vie non pas objectivement, en « tuant la vie » dans le cadre de l'expérimentation en laboratoire, mais avoir un regard informé par la clinique médicale sous condition d'un art animé par le souci de guérir et de restaurer la vie.

Canguilhem althussérien ?

Althusser et les Althussériens ont lu Canguilhem. Il a même été question que ce dernier publie dans la collection « Théorie » : « J'ai vu cet après midi Canguilhem, un de nos vieux maîtres », écrit Althusser à Franca le 14 février 1966, « homme farouche, coléreux, timide et violent, qui s'est convaincu, après des années de méfiance, que nous l'aimions bien. Depuis quelques années, entre lui et nous – et par occasion moi -,

ce sont de grandes amours. Je suis allé lui parler de l'avenir de la collection (« Théorie »), et j'ai obtenu de lui qu'il me laisse composer et publier un ouvrage de ses articles, épars dans vingt revues et non réunis. Il a accepté sans se débattre : j'étais prêt aux plus grandes rebuffades, protestations, colères... il a accepté comme si je lui offrais un verre ! sans l'ombre d'une hésitation».⁽³¹⁾ Plusieurs élèves de l'Ecole Normale Supérieure font leur mémoire de Diplôme de fin d'études supérieures (sinon leur thèse qui seront perturbées par les événements de 68) sous la direction de Canguilhem, de Dominique Lecourt à Etienne Balibar, et même Alain Badiou a commencé avec lui un doctorat sur les idées scientifiques au XVIII^e siècle. Le cours *Philosophie et philosophie spontanée des savants* en 1967/68, avec les leçons sur l'histoire des sciences de Michel Fichant et sur la coupure épistémologique de François Regnault, se font largement l'écho des travaux de Canguilhem.

Réciproquement, celui-ci, revenant sur les concepts d'obstacle épistémologique et d'erreur, élabore le concept d'idéologie scientifique : une croyance qui louche du côté d'une science déjà constituée, dont elle reconnaît le prestige et dont elle cherche à imiter le style. Canguilhem a reconnu sa dette envers Althusser,⁽³²⁾ et au-delà aux Idéologues Cabanis et Destutt de Tracy, et à Marx, mais pour mieux montrer la spécificité de son propre concept : une idéologie scientifique n'est pas une fausse conscience comme l'est une idéologie de classe, ni une fausse science ou une autre science (la religion), elle n'est pas non plus une idéologie de scientifique ou de savant. « a) Les idéologies scientifiques sont des systèmes explicatifs dont l'objet est hyperbolique, relativement à la norme de scientificité qui lui est appliquée par emprunt ; b) il y a toujours une idéologie scientifique avant une science

dans le champ où une science viendra s'instituer, il y a toujours une science avant une idéologie, dans le champ central que cette idéologie vise obliquement ; c) l'idéologie scientifique ne saurait se confondre avec les fausses sciences, ni avec la magie, ni avec la religion».⁽³³⁾

Etienne Balibar commentera vingt ans après ces thèses : a) les idéologies scientifiques sont donc des extensions présomptueuses, hyperboliques, d'un modèle de scientificité, puisqu'elles transposent une norme de vérité au-delà des conditions d'application des concepts qui supportent ce modèle. Mais si l'objectivité passe de la virtualité de la vérité à la virtualité de l'erreur, elle n'en est pas moins moment privilégié de l'histoire de la vérité, puisque ces extensions commandent les migrations et les exportations de concepts. b) les idéologies scientifiques précèdent toujours les créations scientifiques, comme l'idée vraie est précédée de son idéologisation chez Spinoza, ce qui indiquerait qu'il n'y a pas de commencement absolu de la scientificité, seulement un procès ou un recommencement infini.⁽³⁴⁾ C) il y a une structure pluridimensionnelle de l'obstacle épistémologique, repensé par Canguilhem comme «une formation intellectuelle et historique, dont le travail de la connaissance nous permet de façon récurrente d'identifier le triple rapport à l'extension des concepts (donc à l'explication et à la discursivité scientifique), à l'imaginaire (et aux visées pratiques de l'homme en société), au désir de savoir (ou de non-savoir) propre au vivant humain».⁽³⁵⁾

Althusser écrit en 1978 : « Je vois clair comme le jour que ce que j'ai fait voilà quinze ans, ç'a été de fabriquer une petite *justification* bien française, dans un bon petit rationalisme nourri de quelques références (Cavaillès, Bachelard, Canguilhem, et derrière eux

un peu de la tradition Spinoza – Hegel), à la prétention du marxisme (le matérialisme historique) à se donner comme science».⁽³⁶⁾ Mais si Canguilhem peut aujourd'hui apparaître comme une figure incontournable de la philosophie française,⁽³⁷⁾ ce pourrait n'être ni pour cette raison, ni parce qu'il aurait proposé une nouvelle philosophie du vivant et de la vie,⁽³⁸⁾ mais pour ce lien énigmatique qu'il a noué, dans sa conception de la rigueur intellectuelle, et pour plus d'une génération philosophique, entre l'histoire des concepts et la logique pure des engagements.⁽³⁹⁾ Jean-François Braunstein rappelle que s'agissant de résumer ce qu'est une vie, Auguste Comte citait Alfred de Vigny en épigraphe de son *Système de politique positive* : « Qu'est-ce qu'une grande vie ? Une pensée de jeunesse exécutée dans l'âge mûr », ⁽⁴⁰⁾ tandis que Canguilhem préfère citer *La fêlure* de F. Scott Fitzgerald : « Toute vie est bien entendu un processus de démolition (...) La marque d'une intelligence de premier plan est qu'elle est capable de se fixer sur deux idées contradictoires sans pour autant perdre la possibilité de fonctionner. On devrait par exemple pouvoir comprendre que les choses sont sans espoir, et cependant être décidé à les changer ».⁽⁴¹⁾ Ce qui permet à Georges Canguilhem de conclure : « Apprendre à guérir, c'est apprendre à connaître la contradiction entre l'espoir d'un jour et l'échec, à la fin. Sans dire non à l'espoir d'un jour. Intelligence ou simplicité ? ».⁽⁴²⁾

Patrice Vermeren
Université Paris 8

Références :

- ¹- Jorge Luis Borges, *L'Aleph*, 1962, « El Inmortal ».
- ²- Georges Canguilhem : article « Vie », *Encyclopédia Universalis* ; voir Rachid Dehdouh : *Histoire et philosophie des*

sciences biologiques et médicales chez Georges Canguilhem, thèse, Universités Mentouri de Constantine (Algérie) et de Paris 8, Paris, 2006.

³- Lettre de Georges Canguilhem à Elisabeth Roudinesco du 7 octobre 1988.

⁴- Renzo Raghianti : *Alain et les débuts de la « Revue de Métaphysique et de Morale »*, Paris, L'Harmattan, collection La philosophie en commun, 2004 ;

⁵-Raymond Aron : « Alain et la politique », *Nouvelle revue française* septembre 1952 pages 155sq ; Jean-François Braunstein : « Canguilhem avant Canguilhem », et Jacques Lautman : « Un stoïcien généreux », *Revue d'histoire des sciences*, tome 53, janvier-mars 2000, pages 9sq.

⁶- Elisabeth Roudinesco : « Georges Canguilhem : une philosophie de l'héroïsme », *Philosophes dans la tourmente*, Paris, Fayard,

⁷-Alain Badiou : « Philosophes résistants », *Abrégé de métapolitique*, Le seuil, Paris 1998, page 9.

⁸-Voir Alain Badiou : *Deleuze, la clameur de l'être*, Paris, Hachette, 1997 page 144 .

⁹-Alain Badiou : *Logique des mondes*, Paris, Le Seuil 2007, page 16.

¹⁰- Voir François Azouvi : « Anatomie d'un succès philosophique », et Frédéric Worms : « L'idée de moment 1900. Un problème philosophique et historique », *Le débat* n°140, mai-août 2006 .

¹¹- Canguilhem : préface à *La connaissance du vivant*, Vrin, 1952, p 13.

¹²- Repris dans *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin 1968 pages 335 sq.

¹³-Georges Canguilhem : «Note sur la situation faite en France à la philosophie biologique », *Revue de Métaphysique et de morale*,1947, n°3, page 332. (voir J.F.Braunstein, op.cit.).

¹⁴-Georges Canguilhem : « Descartes et la technique », *Travaux du IX^o Congrès international de philosophie*, Paris, Hermann, 1937, tome II, page 92.

¹⁵-Michel Foucault : « Introduction à Canguilhem : *On the Normal and the*

Pathological (Boston, D. Ridel, 1978) », repris dans *Dits et écrits*, Paris, Quarto-Gallimard, 2001 tome II page 429 sq.

¹⁶-Alexandre Kojève : « Les études hégéliennes en France », *Etudes d'histoire de la pensée scientifique*, Paris, Armand Colin, 1961 ; Jean Wahl : *Tableau de la philosophie française*, Paris, 1946.

¹⁷-Georges Canguilhem : « Raymond Aron et la philosophie critique de l'histoire », *Raymond Aron, la philosophie de l'histoire et les sciences sociales*, Paris, Editions ENS rue d'Ulm, 1989, page 11.

¹⁸- Jean Hyppolite : *Du bergsonisme à l'existentialisme*, Actas del Primer Congreso Nacional de Filosofia, Mendoza, Universidad Nacional de Cuyo, 1949, tome I pages 442 sq.. Voir Patrice Vermeren : « 1949 :Decadencia y muerte del bergsonismo ? », *Inactualidad del Bergsonismo ?*, Horacio Gonzalez y Patrice Vermeren comp. Buenos Aires, Colihue, 2008 page 160.

¹⁹- Gilles Deleuze : « Jean Hyppolite, Logique et existence », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, n° 7-9, juillet-septembre 1954, page 457, repris dans *L'île déserte et autres textes*, Paris, Editions de Minuit, 2002.

²⁰- « Entretien avec Michel Foucault », *Il Contributo*, 1980, repris dans *Dits et Ecrits*, Paris Gallimard seconde édition 2001, tome II,page 867.

²¹-Louis Althusser : « Le retour à Hegel, dernier mot du révisionnisme universitaire », *La Nouvelle Critique*, n°20, novembre 1950, réédité dans *Ecrits philosophiques et politiques*, Paris, Stock/Imec, 1994, tome I.

²²- « Lettre à Jean Lacroix »,ibidem p 300.

²³- L'un des travaux de doctorat les plus intéressants dirigés à cette époque sur ce thème par Georges Canguilhem est la thèse de Gabriel Sanhueza : *La pensée biologique de Descartes dans ses rapports avec la philosophie scolastique. Le cas Gomez-Pereira*, Paris, L'Harmattan, 1997 ; lors du coup d'Etat militaire de Pinochet , Canguilhem offrira à son disciple chilien,

exclu de l'Université de son pays, de venir travailler avec lui à l'Institut d'histoire des sciences de la Sorbonne.

²⁴- Louis Althusser : présentation de l'article de Pierre Macherey « La philosophie de Georges Canguilhem », *La Pensée* n°11, février 1964, pages 62 sq.

²⁵-Georges Canguilhem : « Qu'est-ce que la psychologie ? », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1, 1958, reproduit dans *Cahiers pour l'analyse*, 2, mars 1966, puis dans *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin , septième édition augmentée, 2002, pages 365 sq. Voir aussi Elisabeth Roudinesco : « Situation d'un texte : *Qu'est-ce que la psychologie ?* », actes du colloque *Georges Canguilhem, Philosophe, historien des sciences*, Paris, Albin Michel, 1993, page 134 sq (repris et modifié dans *Philosophes dans la tourmente*, op.cit).

²⁶- Louis Althusser : « Philosophie et sciences humaines », *Revue de l'enseignement philosophique*, juin-juillet 1963, et Pascale Gillot : *Althusser et la psychanalyse*, Paris, Puf 2009 PP, 14 , 26.

²⁷-Jacques Lacan : *Ecrits*, Paris, Le Seuil, 1966 , page 859 ;

²⁸-Michel Foucault :« Introduction... », op.cit. .

²⁹- Pierre Macherey : « De Canguilhem à Canguilhem en passant par Foucault », *Georges Canguilhem, philosophe, historien des sciences*, Paris, Albin Michel, 1990, pages 286 sq., et dans *De Canguilhem à Foucault, la force des normes*, Paris, La Fabrique, 2009 p.98sq..

³⁰- François Dagognet : *Georges Canguilhem philosophe de la vie*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 1997, page 7.

³¹- Louis Althusser : lettre à Franca du lundi 14 février 1966, *op.cit.* page 654.

³²- « Entretien avec Georges Canguilhem », par François Bing et Jean-François Braunstein, *Actualité de Georges Canguilhem, Le Normal et le Pathologique*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, Synthelabo, 1998.P 128.

³³-Georges Canguilhem : « Qu'est-ce qu'une idéologie scientifique ? », *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie*, Paris, Vrin 1977 p, 44.

³⁴- Sur l'usage du mot « recommencement », voir Alain Badiou : « Le (re)commencement du matérialisme dialectique », *Critique*, numéro 240, 1966.

³⁵- Etienne Balibar : « Science et vérité dans la philosophie de Georges Canguilhem », *Georges Canguilhem, philosophe, historien des sciences*, Albin Michel 1993, page 72.

³⁶- Louis Althusser : lettre à Merab du 6 janvier 1978.

³⁷- Dominique Lecourt : *Georges Canguilhem*, Paris, Puf 2008 ; François Delaporte : *A Vital Rationalist, selected Writings from Georges Canguilhem*, Zone books, 2000, *Filosofia de los acontecimientos*, Medellin, Editorial Unversitaria de Antioquia, 2002, et « Foucault, Canguilhem et les monstres », *Canguilhem, histoire des sciences et politique du vivant*, Paris, Jean-François Braunstein (comp.),Puf, 2007 pages 91 sq ;

³⁸- Guillaume Le Blanc : *La vie humaine, Anthropologie et biologie chez Georges Canguilhem*, Paris, Puf 2002

³⁹Alain Badiou : *Petit Panthéon portatif*, Paris, La fabrique, 2008 page 16.

⁴⁰-Auguste Comte : *Système de politique positive*, T.I, éd.1929, page 1, cité par Jean-François Braunstein : « Canguilhem, Comte et le positivisme », *Actualité de Georges Canguilhem, Le Normal et le Pathologique*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, Synthelabo, 1998 p ,120.

⁴¹- F.Scott Fitzgerald : *La fêlure*, Paris, Gallimard 1963 page 341

⁴²- Georges Canguilhem : « Une pédagogie de la guérison est-elle possible ? », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, XVII, 1978, p 26.